

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

Vol. 3.

MONTREAL, 10 JUIN 1842.

No. 31.

CHRISTIANISME DANS L'INDE.

Dans l'été de 1837, M. Boré, après une excursion dans le Tyrol, devait aller séjourner quelques tems à Venise : ce qu'on nomme ordinairement le hasard le conduisit à Vienne. Là il conçut le dessein d'un voyage scientifique en Orient. Son projet était de s'y perfectionner dans la connaissance du turc, de l'arabe et du samaritain, et surtout d'étudier à fonds le syriaque chez les Maronites du Liban, où il espérait aussi trouver des secours pour achever une traduction commencée de saint Ephrem. Pour donner à son voyage toute l'utilité dont il était susceptible, M. Boré se remit avec ardeur à étudier la botanique, la minéralogie, les mathématiques et la levée des plans. Arrivé à Constantinople au commencement de décembre 1837, il employa tout l'hiver à se familiariser avec le turc et l'arménien, de manière à écrire et à parler ces deux langues. Ses préparatifs furent admirablement complétés par la découverte et l'acquisition providentielle des livres, des cartes, des instrumens, du mobilier, en un mot de tout l'attirail de voyage de l'infortuné docteur Schultz. Mais dans ses relations journalières avec MM. les Lazaristes de Constantinople, M. Boré avait appris à connaître sous un jour nouveau le pays qu'il allait parcourir. Il sentit que son entreprise pouvait servir utilement, non seulement les progrès des sciences, mais encore ceux de la civilisation et du

catholicisme. Enfin il reconnut avec joie la possibilité de réaliser une espérance vaguement conçue depuis longtemps, celle de devenir voyageur-missionnaire. La congrégation de Saint-Lazare envoyait un de ses membres en Arménie, pour y examiner l'état des catholiques, établir avec eux des rapports plus fréquents et pourvoir aux moyens d'augmenter dans ce pays le nombre des enfans de l'Eglise. Heureux de pouvoir se joindre à cette pieuse ambassade, M. Boré n'hésita pas à bouleverser le plan de son voyage et à le commencer par où il avait projeté de le finir.

Notre voyageur quitta donc Constantinople, le 2 mai 1838, en compagnie de M. Scalfi, prêtre lazarisite. Ils se dirigèrent à l'Est, et tantôt longeant les bords de la mer Noire, tantôt voyageant dans les terres, ils traversèrent l'Asie-Mineure jusqu'aux frontières occidentales de la Perse. Les principaux points de leur itinéraire furent Héraclée, Amastris, Custémouni, Voïavat, Vizir-Kuprizi, Samsoun, Amasie, Tokat, Sébaste, Erzingham, Erzeroum, Kars, Erivan, Bayazid, Van, Salmas et Tauris. Des lettres nombreuses, un long journal, des mémoires, des rapports adressés tant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'au conseil de l'Association pour la propagation de la Foi, renferment les détails de ce long et périlleux voyage, où M. Boré se montre avec le double caractère du savant et de l'apôtre.

En continuant sa route vers les frontières de la Perse, M. Boré a été assez heureux pour retrouver, non plus cette fois l'histoire d'un peuple, mais ce qui semblera plus extraordinaire, ce peuple lui-même. Les *Chaldéens*, si souvent cités par les auteurs sacrés et profanes, les *Chaldéens*, que nous croyions éteints depuis longtemps, existent encore au centre de l'Asie occidentale dans les montagnes qui étendent leurs innombrables rameaux entre *Mossoul*, *Diarbekir*, *Van* et *Suleimania*, ils se nomment eux-mêmes, et sont appelées par les Arméniens leurs voisins *Childam*, ou *Assori*, et *Alakin* par les *Kurdes*.

Les populations chrétiennes de l'Asie doivent à l'influence religieuse d'avoir conservé dans leur sein quelques germes de vie et d'activité, au milieu de la décomposition lente et fatale de l'empire ottoman. Cette décomposition s'opère d'une manière évidente pour les yeux les moins exercés. L'abandon de l'agriculture, l'anéantissement de l'industrie, la rareté toujours croissante du numéraire, et par-dessus tout la décadence et l'épuisement de la race turque en sont des symptômes manifestes. Rien de plus incertain que le succès des réformes essayées par le dernier sultan. L'Alcoran est en Turquie la base de l'organisation universelle ; le système politique est tellement lié au système religieux que la réforme du symbole y est la première condition d'une régénération sociale. Or, comment opérer l'anéantissement d'une doctrine appuyée sur les deux passions les plus énergiques et les plus vivaces du cœur humain, l'orgueil et la concupiscence, d'une doctrine qui enseigne que les croyans sont seuls dans la bonne voie, et qu'il faut exterminer les infidèles de crainte d'être séduit, à moins qu'eux-mêmes ne se convertissent. « Pour amener une régénération complète de la société musulmane, dit M. Boré, il faut que les Turcs perdent la supériorité de la domination, trop propre à nourrir l'orgueil et la foi au prophète qui la leur avait promise comme récompense. Tant qu'ils commanderont ils ne s'abaisseront jamais jusqu'à embrasser la religion des peuples qu'ils regardent et

“ traitent comme leurs esclaves. Ils doivent passer par l'épreuve des revers “ et de l'infortune.... Lorsqu'ils seront commandés et circonvenus de toutes “ parts par la civilisation lumineuse de l'Occident, alors, élevant la tête et “ contemplant cette aurore nouvelle ils sentiront peut-être le néant des prophéties antérieures sur la perpétuité et l'universalité de leur règne.” Dieu seul connaît le terme qu'il a fixé à l'indépendance de la Turquie, mais sa Providence a déjà préparé, dans les populations catholiques de cet empire, des centres de régénération.

Ces populations disséminées sur le sol de l'Asie, sont sous le patronage des Lazaristes Français de Constantinople, missionnaires pleins d'intelligence et de zèle, qui ont senti la nécessité d'éclairer la propagande religieuse du flambeau de la science. C'est donc au nom français que les communautés orthodoxes de l'Asie sont habituées à faire honneur des secours et de l'instruction qu'elles reçoivent. Nos ambassadeurs et nos consuls furent toujours en Orient les protecteurs naturels et avoués de la religion chrétienne, et dernièrement encore les catholiques arméniens ont dû leur émancipation à la puissante intercession de la France. Aussi le nom de *Frank*, devenu partout en Asie le synonyme de *catholique*, est-il chéri et vénéré des populations orthodoxes. Or, nous l'avons déjà dit, ce n'est plus guère que dans ces populations qu'il faut chercher maintenant un peu d'énergie, et lorsque les meilleurs esprits s'alarment des rapides progrès d'une puissance envahissante, il faut bien reconnaître que M. Boré indique à la France le rôle le plus noble et le plus profitable qu'elle ait à jouer dans les affaires d'Orient. Elle trouverait un puissant auxiliaire dans la Perse, dégoûtée de l'alliance intéressée des Anglais, effrayée de la menaçante protection de la Russie, et qui, dans une circonstance récente, a montré pour la France une si honorable sympathie.

Fidèle à son double caractère de savant et de missionnaire, notre voyageur a étudié les populations asiatiques sous un double point de vue. Il a observé avec soin leur esprit, leur caractère, leurs mœurs, leurs croyances, et, en rattachant le présent au passé dont il retrouvait les traditions dans les monuments et les livres, il a signalé les causes de leur abaissement, et tracé le sentier qui doit les ramener dans la voie de la régénération et du progrès. L'Arménie et l'ancienne Chaldée sont les deux principaux théâtres de ces observations. Dans l'une et dans l'autre contrée, il existe des catholiques dont M. Boré fait connaître, aussi exactement que possible, le nombre et les besoins ; dans l'une et dans l'autre contrée ces catholiques sont perdus au milieu d'une population hérétique et schismatique dont la conversion est une des conditions essentielles de la régénération du pays. C'est au schisme et à l'hérésie qu'il faut attribuer l'incroyable abaissement des Chaldéens, des Grecs et des Arméniens dissidens, abaissement qui se manifeste surtout dans la dégradation morale et intellectuelle du clergé. En Arménie le simple prêtre, c'est-à-dire celui qui est le plus immédiatement en contact avec les fidèles, est un prêtre de famille, berger ou laboureur, qui ne peut songer aux fonctions sacerdotales qu'après avoir assuré par son travail le pain de sa femme et de ses enfans. Si par hasard il avait le tems de lire et d'étudier, il n'oserait le faire dans la crainte des Vartabeds, ou docteurs, qui s'arrogent le monopole de l'instruction et traitent les pauvres prêtres comme leurs valets.

La dégradation du clergé grec schismatique est encore plus révoltante. Chez les Grecs les dignités sacrées sont à l'enclère ; l'évêque qui a payé sa crose et son anneau, s'en indemnise sur les fidèles, et n'hésite point, par exemple, à autoriser des divorces, si l'on veut bien acheter sa ratification. Les prêtres, encore plus misérables, sont aussi plus démoralisés. Les uns vendent des prières jusque à des femmes turques, que la superstition leur amène ; les autres, devenus cabaretiers, distribuent à leurs ouailles de l'eau-de-vie sous le portique même du temple, et s'enivrent d'abord eux-mêmes pour mieux tenter les acheteurs. Dans la Chaldée, le clergé est, comme en Arménie, partagé en deux classes. L'évêque, souvent consacré avant d'avoir atteint l'âge de raison, reçoit du patriarche les insignes de sa dignité, moyennant une somme d'argent et le vœu d'une abstinence perpétuelle. Du reste rien ne le distingue des autres hommes ; il mange, boit, dort, chasse ou se promène comme tout le monde, et officie à peine deux ou trois fois dans l'année. Les prêtres nestoriens, réduits par les évêques à un très petit nombre, sont tombés à un degré d'abaissement comparable seulement à celui du clergé grec schismatique de l'Anatolie ! Non-seulement ils ne vivent point dans le célibat, mais on leur laisse la faculté d'épouser successivement jusqu'à sept femmes et demie (la veuve étant considérée comme une moitié de femme). Ils ne rougissent pas de se présenter à l'autel les jambes nues, la tête coiffée d'un bonnet, et un drap blanc jeté sur les épaules en guise de chasuble. La messe se célèbre secrètement dans le sanctuaire, isolé du corps de l'église et fermé par un rideau ; coutume fort commode pour certains prêtres dont l'ignorance est telle, qu'ils ne peuvent lire les prières ordonnées par la liturgie.

Les desservans des églises catholiques, il faut bien le dire, ne sont en général ni beaucoup plus riches ni beaucoup plus instruits. Mais la pureté et la fermeté de leur foi les a préservés de l'avidité. Ils supportent leur misère avec courage et dignité ; ils sentent parfaitement tout ce qui leur manque du côté de l'instruction, et leurs yeux se tournent vers l'Occident d'où ils attendent maintenant la lumière et la vie. Grâce aux bienfaits de l'*Association pour la Propagation de la Foi*, dont la sollicitude a été révélée par les rapports de M. Boré, les fidèles d'Orient ont pu construire des églises neuves, réparer celles qui tombent en ruine, et voiler la nudité de leurs autels et de leurs ministres. Quant à l'instruction de la jeunesse et du clergé, notre voyageur a pris à cette belle œuvre une part encore plus immédiate et qui exige quelques détails.

M. Boré et M. Scalfi, arrivés à Tauris au commencement de novembre 1818, résolurent de passer l'hiver dans cette ville, ayant remarqué que les Anglais, maîtres du pays depuis l'expulsion du général Gardanne, n'avaient rien fait pour la civilisation de la Perse, que les persans, avides d'instruction, étaient passionnés surtout pour la langue française, ils résolurent de fonder à Tauris une petite université. Le but patent de cette école était d'instruire la jeunesse du royaume dans les sciences européennes. Mais le patriotisme éclairé de M. Boré lui faisait entrevoir, dans la réussite de ce projet, la source de nouvelles relations, aussi favorables à la prospérité commerciale de la France, qu'à la civilisation de la Perse. De plus, à l'école projetée il se proposait d'attacher une maison permanente, dans le double but de ressusciter le catholicisme en Perse, où il était florissant il y a deux siècles, et d'an-

nuler l'influence des missionnaires protestans, venus d'Amérique et d'Allemagne pour travailler les populations nestoriennees.

Tout réussit d'abord au gré du voyageur missionnaire. Un local lui fut accordé pour son école, qui s'ouvrit sous la protection d'un firman spécial, et pendant qu'il composait en persan une grammaire française, et qu'il s'empressait d'initier ses élèves à la connaissance de cette langue, M. Scafi retournait à Constantinople pour engager ses supérieurs à se charger de la nouvelle école de Tauris. Comptant sur l'acceptation de MM. les Lazaristes, M. Boré avait formé le projet d'accompagner l'évêque de *Kosrova*, récemment nommé patriarche général de la Chaldée, dans la visite de son vaste diocèse. Ils devaient pousser ensemble jusqu'à *Bagdad*, et revenir par *Mossoul* et *Merdin* ; la tournée aurait duré six mois de courses dans la vallée de *Salmas d'Ourmi*, M. Boré fut rappelé à Tauris par un firman du Roi des rois, qui confirmait de nouveau l'école française et pressait le jeune professeur de prolonger son séjour en Perse. C'est pendant cette courte visite aux populations chaldéennes que M. Boré jeta, nous osons le dire, les fondemens de leur régénération catholique. Mais il faut avant tout signaler les obstacles qu'il eut à combattre.

On sait que les protestans ont entrepris, dans plusieurs contrées, une propagande réformiste calquée, autant que possible, sur la propagande catholique. Des missionnaires anglais et allemands avaient déjà tenté des établissemens en Perse, mais en attaquant de front la doctrine musulmane, ils avaient excité contre eux d'abord la méfiance, puis l'aversion, et, en définitive, avaient été contraints de se retirer. A ces apôtres mal avisés ont succédé les envoyés de la société des missionnaires de Boston, instituée pour convertir tous les infidèles, en tête desquels sont inscrits les catholiques jugés les plus obstinés et les plus dangereux. Les ministres américains se promirent un succès facile en s'adressant aux nestoriens, chrétiens comme eux, et comme eux séparés de l'Eglise. Ils s'établirent donc à Ourmi, avec leurs femmes et leurs enfans, et ouvrirent des écoles. Mais ils avaient sans doute oublié que l'hérésie des nestoriens consiste dans la négation d'un seul dogme principal ; qu'à part ce point de dissidence, ils demeurent obstinément attachés aux autres dogmes, aux rites, aux prières et à la constitution hiérarchique de l'Eglise catholique. L'aridité du symbole réformé, qui s'arrête à cette formule : "*je crois en Dieu*" effraya les Chaldéens dissidens, et les écoles arméniennes seraient restées désertes si MM. les missionnaires ne s'étaient avisés d'acheter des auditeurs, et de payer l'autorisation de leur enseignement par les évêques nestoriens. L'un de ces derniers après avoir longtemps hésité, s'est enfin vendu pour une montre en argent et mille francs en espèces. Le prix d'un élève varie de 1 fr. 25 jusqu'à 5 fr. par semaine. Enfin on calcule que les frais de la mission s'élèvent à 100,000 francs par année, et les pasteurs réformés n'ont encore à citer aucune conversion. Les enfans continuent à faire le signe de la croix et ne prennent des missionnaires que leurs écus ; les évêques mangent à la table des ministres, sans toucher à leurs viandes ; ne renoncent point au célibat, et prient à part dans leurs églises.

De retour à Tauris, au mois de novembre 1839, M. Boré apprit la prochaine arrivée de l'ambassade française. Au milieu des espérances que lui faisait concevoir cet événement, dans l'intérêt de sa propagande religieuse et

civilisatrice, il ne pouvait s'empêcher de maudire un peu la timidité de la congrégation de Saint-Lazare qui hésitait à se charger de l'école de Tauris. Mais enfin l'ambassade arriva, et la première personne que rencontra M. Boré, en accourant au-devant d'elle, fut son ancien compagnon de voyage, M. Scafi, qui le rassura sur l'avenir de leur fille commune, l'*Université* de Tauris. Debarrassé de cette inquiétude, M. Boré suivit l'ambassade à *Ispahan*, et contribua plus qu'il n'a plu à sa modestie de Pavouer, au firman par lequel le roi de Perse a émancipé les catholiques de son royaume, leur a rendu le libre exercice de leur culte, et a pris sous sa protection les établissements fondés par eux. Encouragé par ce nouveau succès, M. Boré a ouvert à *Ispahan* une école nouvelle sur le modèle de celle de Tauris, et il paraît décidé à la diriger lui-même jusqu'à ce qu'il lui arrive de Rome ou de Constantinople des ouvriers apostoliques qui puissent entreprendre avec succès la continuation de son œuvre.



NOM ET INFLUENCE DE M. EUGÈNE BORÉ DANS L'INDE.

Benguelour, 20 février 1842.

J'étais, il y a cinq jours, occupé à lire, après mon dîner, dans l'*Orthodox*, journal de Londres, un article traduit de l'*Univers*, et qui parlait honorablement de M. Eugène Boré, chargé, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'une mission scientifique en Perse et dans différentes parties de l'Asie-Mineure. Je lisais dans cet article que M. E. Boré a établi une école en Perse, dans le but de propager l'instruction ; en ce moment entrent chez moi trois voyageurs arabes, qui me font aussitôt annoncer par leur interprète qu'ils sont catholiques, qu'ils arrivent de Perse ; qu'ils ont vu à Téhéran et à *Ispahan* des prêtres français et un jeune Monsieur Boré qui a fondé, disent-ils, et dirige lui-même une école. Ils m'ont très-bien dit son nom et celui de sa nation, comme aussi le respect et la bienveillance dont il est généralement entouré.

Ainsi arrive-t-il que partout où le voyageur asiatique (sans doute on peut en dire autant des autres parties du monde) porte ses pas, il trouve des peuples entiers qui proclament la gloire de la France et bénissent sa mémoire. Pourquoi ? Parce qu'ils ont vu, parce qu'ils possèdent parmi eux un enfant de la France qui trouve son bonheur à faire des heureux parmi ceux qui l'entourent, un Français qui, par sa conduite irréprochable et une vie consacrée tout entière aux œuvres du zèle le plus désintéressé et d'une bienfaisance universelle, fait éclater à leurs yeux toute l'influence et les avantages d'une noble civilisation, éclairée par le christianisme. Oh ! que la France est respectable ! qu'elle est glorieuse ! que le peuple français est un grand peuple chez les étrangers qui ont vu un de ses prêtres, un de ses vertueux laïques, véritables enfant de l'Eglise ! un de ses guerriers, brave défenseur de son pays, et aussi fidèle observateur du christianisme, qui prouve qu'il sait rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui appartient à César ! Non ! ce ne furent jamais les impies, les gens sans religion, les hommes mus et emportés par la violence des passions politiques, qui firent respecter, estimer et aimer la France ! Elle fut au contraire méprisée, avilie dans leur personne. Hommes qui représentez le peuple et gouvernez la France, respectez, favo-

risez, protégez, aimez la religion ! Peuple français ! pratiquez, aimez la religion, et vous êtes incontestablement le plus grand peuple de la terre ! et le royaume de France sera, comme celui de l'Eglise, invincible et plein de gloire ; invincible, car Dieu le gardera : glorieux, puisqu'il possède dans son sein tous les élémens qui constituent la véritable et solide gloire.

GALLIOT, *missionnaire apostolique.*

On nous écrit d'Henryville, comme complément à la communication que nous avons publiée sur la mission de ce lieu, que Monseigneur a présidé à l'établissement d'une congrégation de filles, et d'une société de tempérance pour les hommes. L'Association pour la Propagation de la Foi s'est aussi beaucoup accrue pendant la mission.

Nous prions notre correspondant de ne pas nous en vouloir, si nous ne publions pas toute sa communication. Il nous a semblé qu'après avoir inséré la correspondance d'*Un Missionnaire*, de nouveaux détails sur le même sujet n'auraient plus le même intérêt ni la même importance.

Rumeurs.—On parle définitivement de la rumeur de M. le Juge Pyke qui se retire avec l'estime et le respect universels ; de l'élévation du Solliciteur Général Day au banc ; de son remplacement par C. S. Cherrier, écuyer, dont le mérite est si proverbial ; l'opinion générale est que le Commissaire Dominique Mondelet remplace l'Hon. Juge Vallières à Trois-Rivières ; que le Parlement est à la veille d'une dissolution pour le faire passer par le creuset de l'élection générale ; que l'amnistie générale de tous les prisonniers politiques sans exception est sur le point d'être proclamée ! Ce sont de trop bonnes nouvelles pour que le pays n'en meure pas de joie ! Ah ! si ce n'est pas un beau rêve que nous faisons, Sir Charles veut donc se faire adorer du pays !.....

D'après un autre bruit semi officiel M. D. Mondelet serait remplacé par M. Hyp. Guy, Juge de District, et ce dernier par M. John McCord ; on dit que toutes ces nominations seront publiées sur la prochaine *Gazette Officielle*.

Aurore.

Juge de Paix.—Son Excellence, nous dit-on, va créer une magistrature qui n'excitera pas moins de satisfaction que ses autres nominations récentes. Allons, il paraît que nous sommes tout de bon en beau chemin d'avoir justice : que Dieu aide Son Excellence !

Idem.

On nous assure que C. S. Cherrier, a refusé la place de Solliciteur Général, motivant son refus sur le mauvais état de sa santé. Si le fait est vrai, il sera pour le pays le sujet de bien sincères regrets.

NOUVELLES DIVERSES.

—o—

Les journaux français apportés par la dernière malle sont remplis de commentaires sur le discours que l'archevêque de Paris adressa au roi, à l'occasion de sa fête ; et, selon la couleur de ces journaux, les réflexions sont amères ou approbatives. Nous donnons plus bas quelques extraits de l'*Univers* et de l'*Ami de la Religion* qui suffiront pour donner une idée de cette petite guerre de la presse anti-catholique, et conséquemment anti-sociale. Il y a

des gens dont les injures sont de véritables louanges et dont la haine et le mépris honorent. En jetant d'abord un coup-d'œil sur les extraits des journaux hostiles, nous nous sommes dit : ces messieurs se sâchent ; il y a donc quelque part ou une bonne œuvre en chemin, ou une bonne doctrine mise au jour, ou un bien quelconque en voie d'exécution. Et toute cette colère nous fut bientôt expliquée. Les impies de tous les pays se ressemblent : ils sont d'abord ridicules avant d'être injustes et méchans.

Un sinistre épouvantable vient de répandre le deuil et la désolation dans la ville libre de Hambourg : dans la nuit du 5 au 6 mai un violent incendie éclata dans cette florissante cité, et on ne put s'en rendre maître que le S. . . ! Ainsi une grande ville fut pendant trois jours livrée impuissante à ce terrible élément. . . !

—La *Gazette de Brême* du 9 mai annonce en ces termes, dans un supplément, la fin du désastre :

« Nous nous exprimons d'annoncer que l'incendie de Hambourg s'est éteint hier après-midi. D'après des nouvelles qu'on peut regarder comme authentiques, vingt-neuf rues et places ont été consumées entièrement ou en partie. Le nombre des maisons ne saurait être évalué exactement : on le porte à douze cents. Dix-neuf grands édifices sont détruits, au nombre desquels se trouvent deux églises, l'Hôtel de Ville, l'ancienne Bourse et la Banque.

« Il n'est pas exact que l'ordre ait été gravement troublé et qu'un corps-de-garde ait été attaqué. La garde bourgeoise a constamment fait son service.

« Quarante pompiers ont péri.

« Les bruits répandus au sujet des malfaiteurs incendiaires sont sans fondement. Ces bruits ont cependant donné lieu à quelques arrestations qui avaient pour but de protéger contre la fureur de la populace les individus auxquels elle avait prêté ce coupable projet.

—Des correspondances disent que l'on a à déplorer la mort d'une centaine de personnes, et évalué les pertes à 80 millions. Elles portent à 3,000 le nombre des maisons brûlées, et à 30,000 celui des personnes sans asile.

—Un comité composé de députés s'est formé à Paris pour recevoir les souscriptions en faveur des malheureuses victimes de cet épouvantable incendie. Les membres de ce comité rappellent, dans une note adressée aux journaux, les sacrifices que dans tous les temps l'Allemagne s'est imposés pour venir à notre secours, et ils espèrent que la France à son tour saura se montrer généreuse.

L'Ami de la Religion.

Une horrible catastrophe arriva le huit mai sur le chemin de fer de Versailles à Paris, dans le moment même où les premières nouvelles de l'incendie de Hambourg venaient de jeter partout la consternation. On ne peut dire tous les détails de cet épouvantable malheur, ils sont trop nombreux. Nous avons choisi parmi cette multitude de récits ceux qui nous ont paru donner une plus juste idée de cette fatale journée.

On parlait d'un nouveau complot contre la vie de Louis-Philippe, avorté comme tous les autres.

La malheureuse Espagne est toujours en proie aux factions, et des partis contre-révolutionnaires donnent à son gouvernement une constante et assez rude besogne. La foi catholique se montre de plus en plus ardente chez le peuple des provinces et elle s'est manifestée en plusieurs circonstances avec une vivacité et une énergie dignes des sympathies de l'univers catholique.

La Hollande semble entrer dans une voie de tolérance religieuse qui fait honneur à l'indépendante intelligence de son gouvernement.

La Prusse discutait, aux dernières dates, l'abolition d'une loi favorisant le divorce.

En Angleterre le bill des céréales a reçu la sanction royale.—Tous les amen-

demens présentés à la chambre des communes, contre les clauses du bill taxant les revenus, ont été, le 29 avril, rejetés à une immense majorité.

PARIS.—Le 22 avril, M. Martin (du Nord) a adressé aux évêques la circulaire suivante :

“ La France s'apprête à célébrer la fête du Roi : la religion doit prêter son concours à cette solennité nationale. Le gouvernement compte sur l'impressionnement dont MM. les évêques lui donnent chaque année des preuves, et il s'en remet à vous, Monseigneur, du soin d'appeler sur le Roi, par les prières de l'Eglise, les bénédictions du ciel : ”

—On lit dans le *Moniteur* :

“ Aujourd'hui, à l'occasion de sa fête, le Roi a reçu les félicitations de M. l'évêque de Versailles et de ses grands-vicaires.

“ Plus tard, le Roi, accompagné de la reine et de la famille royale, a reçu, dans la salle du trône, M. l'archevêque de Paris avec le clergé diocésain. ”

L'*Univers* publie en ces termes le discours que M. l'Archevêque a adressé au Prince : les dernières paroles sont une réclamation en faveur de la *sanctification du dimanche* et de la *liberté de l'enseignement*.

“ SIRE,

“ La Providence se plaît à multiplier les bienfaits en votre faveur. Elle a fait précéder la fête du Roi par la naissance d'un prince, nouveau sujet de joie et d'espérance pour votre auguste famille, qui chérissait déjà, dans sa jeune mère, de si douces et de si pures vertus. Nous ajouterons, Sire, à vos joies paternelles, en vous parlant de celles de la religion. Elle s'est applaudi pendant les dernières solennités d'un retour plus sensible vers ses saintes pratiques. Puïsse cette disposition s'étendre et s'affermir de plus en plus au sein de notre bien-aimée patrie !

“ Si nos vœux ne sont pas exaucés, nous n'en accuserons que nous-mêmes. Mais, malgré notre insuffisance, nous espérons, Sire, et avec une grande confiance. Nous espérons du bien comme du mal dont nous sommes les témoins.

“ Nous espérons, en voyant le vide, le malaise, le désordre que l'irrégulation laisse dans les âmes.

“ Nous espérons, à la vue des œuvres qu'une charité généreuse multiplie à l'égal des misères morales et physiques que Dieu laisse toujours subsister, à côté de la fortune et de la grandeur, pour les avertir de leur néant.

“ Nous espérons dans les exemples que donne à la France une auguste princesse, l'ange tutélaire de votre royale maison.

“ Nous espérons enfin dans les gages que Votre Majesté a donnés à l'Eglise par le choix de pieux pontifes ; dans les assurances qu'elle a daigné nous donner à nous-même, plus d'une fois, de son zèle pour la religion, de sa ferme volonté de la protéger. Forts de cette parole du Roi, nous avons l'espérance que, dans un avenir peu éloigné, il sera possible à son gouvernement de *faire cesser les travaux publics pendant les jours consacrés à Dieu*, et qu'entraînés par ce puissant exemple, tous les Français respecteront ces saints jours.

“ *Travailler plus librement à former le cœur et l'esprit de la jeunesse*, est un autre vœu que j'exprimai au Roi, lorsque j'eus l'honneur de lui adresser la parole, pour la première fois : qu'il me soit permis de le déposer de nouveau à ses pieds, avec l'expression de tous ceux que je forme pour le bonheur de Votre Majesté. ”

Le *Moniteur* du 1^{er}. et du 2^e mai n'a publié ni le discours de M. l'Archevêque ni la réponse du Prince.

Nous aurions désiré connaître le texte de cette réponse. Si nous sommes exactement informés, le Prince, frappé des justes réclamations du prélat, aurait eu le bon esprit de dire : “ Si je n'ai pas fait plus, c'est que jusqu'à présent je ne pouvais faire davantage. ” Ces paroles contrasteraient avec les reproches violens du *Journal des Débats*, qui fait à ce sujet de la colère à froid.—*Ami de la Religion*.

—Nous n'avions pas l'intention de dire un mot des discours qui ont été adressés hier au roi, ni des réponses que Mr. Guizot a faites par la bouche du monarque. Assister toujours au même spectacle, voir la même décoration, et sentir l'odeur nauséabonde de ces bouquets artificiels présentés chaque année par la flatterie, c'est une chose tellement ennuyeuse, que l'on ne s'aperçoit plus même de la platitude ou du ridicule.

“ Mais, au milieu de ces discours, il en est un qui brille par son absence : c'est celui de l'archevêque de Paris. Cette fleur céleste en lieu saint, a-t-on craint de la ternir en la mêlant à des fleurs profanes ? L'éloquence de M. Affre aurait-elle porté préjudice à

celle de MM. Brignolle-Sale et Martin (du Nord) ? Attend-on, pour donner place à l'archevêque, que les lilas fleuris de M. Séguier s'épanouissent dans le *Moniteur* ? Pourquoi ce silence, enfin ? M. Affre a été le premier appelé, et il ne figure pas encore au nombre des élus. Il est vrai qu'il avait d'avance pris ses précautions, et, le jour même où il prononçait son vœu, ce compliment arrivait encore tout frais dans les bureaux de l'*Univers*. C'est là le vase d'élection par excellence de nos évêques : M. de Chartres y jette ses flammes ; M. de Toulouse ses rancunes, et M. de Paris ses bouquets.

National.

—On lit dans l'*Espérance, courrier de Nancy* :

« Une chose digne non pas d'étonnement mais de remarque, c'est que les journaux de Paris ou leurs échos de province, qui s'élèvent aujourd'hui avec le plus d'amertume contre ce qu'ils appellent la *présomption*, la *ténacité*, l'*arrogance*, l'*audace* de Mgr. l'archevêque de Paris, sont précisément ceux qui, jusqu'à ce jour, ont affecté de le peindre sous les couleurs d'un prélat *courtisan, flatteur, obséquieux, servile, rampant* sur les marches du trône, etc., etc. Quelle pitié, grand Dieu ! Peut-on se moquer plus effrontément du bon sens public !

« En prouvant, ainsi que l'a fort bien dit la *Patrie*, qu'il est, avant tout et par dessus tout, *prêtre et catholique*, M. Affre a d'avance, par sa noble conduite, sanctionné le suffrage de la postérité, qui dira de lui, comme Massillon disait de Bossuet : IL FUT EVÊQUE A LA COUR ! »

—La lettre suivante, adressée au journal le *Commerce* par des témoins oculaires, nous a paru devoir intéresser nos lecteurs ; c'est un récit animé des tristes scènes dont Bellevue a été le théâtre dimanche au soir. Quelques détails forment peut-être double emploi avec des faits déjà connus ; mais la lettre offre un tableau complet.

« Bellevue, 10 mai.

« Les journaux ont déjà rendu compte du malheureux événement arrivé dimanche sur le chemin de fer de Paris à Versailles le gauche ; mais ces comptes-rendus faits en général par des personnes qui n'ont pas été témoins de cet affreux désastre sont tous à peu près incomplets, plusieurs même sont inexacts. Au moment où on célébrait les machines à vapeur qui remorquaient douze wagons et trois diligences, nous étions avec M. le vicomte de Pontécoulant, à deux cents pas environ du chemin de fer, entre la station de Bellevue et celle de Meudon. Quelques minutes auparavant, nous traversions le chemin, à l'endroit même où se sont passés des scènes si déchirantes.

« Les convois allant tous les dimanches de Paris à Versailles, et vice versa, stationnent à Sevres, Bellevue, Meudon et Clamart. Par extraordinaire, on avait supprimé dimanche dernier, les stations de quatre heures et demie, cinq heures et demie et six heures et demie, à cause du nombre considérable des voyageurs qui ce jour-là étaient allés voir jouer les grandes eaux. A cinq heures et demie, un convoi direct, composé de quinze wagons ou diligences, se dirigeant sur Paris et ayant à sa tête deux remorqueurs, Mathieu-Murray et l'Éclair, à traversé la station de Bellevue. A peine avait-il parcouru un espace de deux minutes que Pessieu du Mathieu-Murray a cassé avec violence. Le second remorqueur, entravé dans son essor, s'est précipité sur le premier, et a entraîné successivement dans sa chute quatre wagons, qui, agglomérés les uns sur les autres, s'élevaient à une hauteur d'un premier étage de maison. Quelques personnes qui se trouvaient là par hasard ont appelé du secours ; les gardes de station sont arrivés : les gémissements partaient de tous côtés. Les portières étaient fermées, impossible de les ouvrir. Un des conducteurs avait déjà disparu, et le second, renversé, n'était guère en état de délivrer les voyageurs. M. Martel, chef de la station de Bellevue, est arrivé au plus vite, et a ouvert les portières du premier wagon ; mais il était trop tard. Le feu avait déjà gagné la matière combustible des wagons placés comme en autodafé sur les machines, et il était presque impossible de porter aucun secours à ceux qui s'y trouvaient enfermés. Oh ! alors a commencé le spectacle le plus cruel, le plus poignant qui ait eu lieu de mémoire humaine.

« Cent cinquante individus, hommes, femmes, vieillards, enfans, entassés les uns sur les autres et emprisonnés au milieu des flammes, se sont mis à pousser d'horribles cris. Tout était impuissant pour les enlever à la mort. On voyait des têtes et des bras qui se dressaient pour arriver jusqu'à vous : le feu gagnait aussitôt : têtes et bras, tout cela disparaissait avec une effroyable vitesse. Le feu avait pris si violemment au zinc, que rien ne pouvait l'éteindre. En quelques minutes, toute la population de Bellevue, de Meudon et de Sèvres, était debout. Les flammes grandissaient toujours ; on retirait

bien ça et là, en s'exposant à être brûté, quelques corps mutilés ; mais on ne pouvait pas avancer ; on était forcé de regarder devant soi et de voir, sans pouvoir l'arrêter, le feu anéantissant dans sa soif dévorante les corps qui se penchaient, se dressaient, retombaient dans tous les sens pour échapper aux fureurs de l'incendie.

“ Tout ce qui a pu être sauvé, on l'a sauvé ; et dans cette lutte d'hommes mourans et d'hommes qui s'exposaient à mourir, il y a eu des prodiges de courage et de dévouement. Oh ! quel atroce spectacle ! Là, sur un wagon, nous avons vu une femme qui n'avait pas plus de vingt ans, seule, les jambes prises dans les roues, sanglotter, pleurer, appeler, crier, se frapper le visage, mais en vain : la flamme a saisi son corps et a réduit en cendres cette pauvre créature ; personne n'a pu la sauver. Au dessous, nous avons vu une mère avec un très jeune enfant dans les bras ; on lui a tendu une corde pour l'enlever, mais elle a refusé de se séparer de son enfant, et en un clin-d'œil ils ont tous les deux disparu au milieu d'un nuage de fumée noire. Plus loin, c'était un vieux soldat, un soldat qui avait une décoloration sur la poitrine ; il se frappait la tête en appelant son fils ; celui-là pouvait se sauver, et il ne l'a pas voulu : il s'est jeté dans les charbons ardents, et un instant après, on a vu le fils vivant appeler par des cris épouvantables son père brûlé.

“ Pendant que les premiers wagons se fondaient sur le charbon et réduisaient à leur tour en cendres environ cent personnes qui se trouvaient emprisonnées dans leur sein, d'autres scènes non moins affreuses se passaient à quelques pas de là : on retirait des hommes et des femmes qui avaient les jambes cassées, la tête meurtrie, la figure méconnaissable, le corps déformé, les bras fracassés, le sang ruisselait partout ; on avait apporté des matelas, des draps, du linge de toute espèce, et dans tous les chemins, on transportait les victimes de ce désastre épouvantable. Quatre jeunes gens avaient été blessés dans le même wagon ; l'un d'eux, que nous transportions et qui avait la jambe brisée a eu le courage de se tourner, et nous a dit : Soignez mes camarades, j'attendrai. Ses camarades étaient au moins aussi blessés que lui. Cet acte de dévouement nous a déchiré le cœur.

“ Toutes les maisons de Bellevue et de Sèvres se sont ouvertes pour recevoir les blessés, au nombre d'environ 175 ; 42 ont été à l'instant même transportés au château de Meudon ; 30 sont restés dans une maison voisine du chemin de fer ; M. Seigneur, marchand de vin, en a recueilli 9 ; M. Poulin de Ladeux, 6 ; M. Cartier, 8 ; M. Martin, 5 ; Mme. la comtesse de Girardin, 1, qui maintenant est presque rétabli. Enfin, partout il y avait des malades dont la plupart sont morts dans la nuit.

“ Sur deux chauffeurs et deux machinistes, un seul a été retrouvé ; M. Georges, leur chef, qui se tenait sur le Matieu-Murray, a disparu aussi ; il laisse cinq enfans. M. H. de Milhau, inspecteur, qui était sur la seconde machine, a été jeté sur un champ voisin : il a eu un bras et une jambe cassés. La cabane du cantonnier a été presque détruite ; au moment de la catastrophe, il s'y trouvait un vieillard de 80 ans, qui n'a pas reçu une seule égratignure.

“ Toute la nuit, les troupes arrivées en toute hâte de Sèvres, ont été employées à enlever les cadavres dont le nombre n'a pu être constaté à cause de l'état dans lequel ils se trouvaient. Le feu avait réduit les corps qu'on a retrouvés à deux pieds de hauteur. Les médecins de Bellevue, MM. Obeuf père et fils, Guyetan et Deramon ; celui de Meudon, M. Maill, et celui de Sèvres, M. Vernet, ont donné les premiers secours aux blessés, et l'on ne saurait trop rendre hommage à leur activité et à leur dévouement. Un grand nombre de médecins sont arrivés plus tard de Paris et de Versailles.

“ La machine qui a éclaté était seulement à quatre roues. Depuis une année, elle devait être réformée ; le mécanicien qui la conduisait, M. George, avait plus d'une fois manifesté de la répugnance pour le Mathieu-Murray, et à son dernier départ de Versailles, il témoignait encore le désir de ne pas l'employer à ce service extraordinaire.

“ La conduite de M. Amanton, commandant le château de Meudon, est digne des plus grands éloges. Ce brave capitaine, constamment sur pied, a maintenu l'ordre le plus parfait et soulagé beaucoup de malades. La troupe a travaillé avec un zèle infatigable ; elle se composait d'un peloton du 5e. régiment de dragons et d'un peloton du 7e. régiment de hussards, de Sèvres.

“ Pendant deux jours, une horrible stupeur régnait à Meudon, à Bellevue et à Sèvres ; on ne voyait partout que pleurs ; on n'entendait que sanglots. Bellevue ressemblait à un immense cimetière. Les prêtres et les médecins parcouraient toutes les rues en silence ; les litières traversaient à chaque instant la grande avenue de Meudon. Quel

effroyable événement !... Le calme commence à revenir : mais les familles qui ont reçu leurs pères, leurs sœurs ou leurs enfants blessés, resteront longtemps inconsolables, et ces autres familles, qui attendront demain, après-demain, une année, leur vie entière, des corps qui n'existent plus ou qui sont méconnaissables, celles-là, plus désespérées, ne retrouveront jamais le repos !

— Nous lisons dans l'*Union Catholique* du 11 mai.

“ Les prêtres étaient accueillis avec respect, avec reconnaissance, le peuple s'empres-
sait de les laisser passer ; les gens du village leur indiquaient les maisons où avaient
été déposés les malades en leur disant : Allez, vous êtes nécessaires en tel endroit !
Les domestiques du château de Meudon ont montré le plus grand empressement à four-
nir tout ce qui était utile. Parmi les personnes qui se dévouaient le plus activement
auprès de tous ces lits de souffrance, on a remarqué une dame qui joignait aux soins les
plus assidus des paroles inspirées par son cœur et la plus chrétienne charité.

“ Au château, il y avait seize blessés dont quatre femmes. Ils étaient tous dans les
dispositions les plus édifiantes ; aucun n'a refusé les secours spirituels qu'on venait
apporter ; quelques-uns les demandaient avec instance et ne réclamaient pas d'autres
soulagemens à leurs souffrances, quoiqu'ils eussent les bras et les jambes cassés en plu-
sieurs endroits, et une partie du corps et du visage brûlée.

“ Un jeune homme de 24 ans, horriblement mutilé, remerciait Dieu de lui avoir laissé
le temps de se repentir, quoiqu'il eût si longtemps repoussé des avertissemens intérieurs
et la grâce qui le pressait. Il disait : Je souffre ! mais j'offre mes douleurs à vous,
mon Dieu, et à la sainte Vierge. J'accepte tout ce que j'endure comme une faible expia-
tion du mal que j'ai fait.” Ces paroles qu'il répétait avec bonheur, pénétraient d'émo-
tion tous ceux qui les entendaient.

“ A côté se trouvait un vieillard de 70 ans qui avait les jambes et les bras fracassés.
Lorsqu'il vit un ecclésiastique s'approcher de lui, il s'écria : “ Oh ! que je suis heureux
que vous soyez ici ! J'ai toujours servi Dieu, j'ai plus que jamais besoin de son assis-
tance ! ” Il témoignait aussi sa confiance dans la sainte Vierge, qui l'avait protégé, et
il répétait ces mots : *Monstra te esse matrem*, dominant pendant toute la nuit ses
plaintes par la prière.

“ On a remarqué, non sans une douce joie, que chez presque tous les blessés il y avait
un véritable sentiment de religion, et souvent les preuves d'une piété tout-à-fait prati-
que et très-avancée. Un jeune homme de seize ans, qui se préparait à l'école Poly-
technique, avait d'affreuses plaies au ventre et à la tête. M. Pinault (d'Issy) s'appro-
cha de lui et lui parla de la sainte Vierge. “ Oh ! mon père, répondit-il, j'ai toute con-
fiance en elle : j'aurais dû périr, c'est elle qui m'a sauvé ! ” M. Arondineau (de la So-
litude), vit un député et sa femme que l'on avait couchés dans deux lits près l'un de
l'autre. Cette dame se reprochait de n'avoir pas mieux employé le dimanche lorsqu'elle
avait communiqué le vendredi précédent, et elle remerciait Dieu de lui avoir envoyé cette
épreuve non pour la punir d'avoir commis une faute qui n'en était pas une, mais de n'a-
voir su faire le mieux auquel elle avait pensé.

“ Un vieillard de 60 ans, venant de Toulon, qui voyageait pour la première fois sur
le chemin de fer, avait trois fractures à la jambe droite, les deux bras et la tête entière-
ment brûlés. On lui conseillait de penser à la sainte Vierge.— Oh ! répondit-il, ma
mère, quand j'étais enfant, m'a appris à la prier, et je ne l'ai pas oublié. Il avait com-
munié à Pâques ; on lui a donné l'absolution ; Il voulait embrasser les élèves du sé-
minaire, et exprimait les regrets qu'il éprouvait de leur donner tant de peine.

“ Un blessé était exaspéré avant d'avoir vu un prêtre, il disait : “ Tant souffrir sans
l'avoir mérité ! ” M. l'abbé Girardeau le confessa, ensuite le patient s'écria : “ Je sens
que je suis perdu ; mais, maintenant, me voilà résigné. ” M. Girardeau l'engagea à prier
avec lui, et dit : “ Mon Dieu, je souffre beaucoup, mais je veux souffrir en union avec
Jésus-Christ. ” Le malade répéta ces mots avec calme. Son père et son frère arrivent
dans la soirée ; il les console ; il leur dit qu'il a rempli ses devoirs. Il apprend que la fem-
me de son frère est sauvée, et il s'écria : Puisque rien ne lui est arrivé, Dieu soit béni !

Un jeune homme, qui se trouvait dans le premier wagon, a raconté qu'il portait le
saint scapulaire ; il a seul échappé au danger.

Un homme de Chartres, très-pieux envers la sainte Vierge, était dans le troisième wa-
gon ; entendant le bruit de l'explosion, il leva les yeux au ciel et s'écria : O mon bon
ange ! secourez-moi ! Et de toutes les personnes qui se trouvaient dans le wagon lui
seul fut sauvé.

—Un jeune étudiant accompagnait à l'hôpital Necker un de ses amis grièvement blessé. Arrivé à la salle dans laquelle on déposa son ami, il dit à une des Sœurs qui se trouvaient là : “ O ma Sœur, c'est mon scapulaire qui m'a sauvé ! C'est à la sainte Vierge que je dois la vie. Seul des personnes qui se trouvaient dans le même wagon que moi, j'ai échappé à la mort : je n'ai même eu aucune blessure. O quelles actions de grâces je dois rendre à Dieu ! ”

—D'après des renseignemens que nous avons personnellement recueillis, et que nous avons tout lieu de croire exacts, le nombre des morts s'éleva ce soir à CENT DIX-SEPT.

—M. l'évêque de Babylone a quitté Marseille le 1er. mai pour se rendre à Bagdad. Ce prélat emmène avec lui, en qualité de grand-vicaire M. l'abbé Reinaud, professeur de dogme au Grand Séminaire, et aumônier des prisons de Marseille.

Avant de venir à Marseille, M. Reinaud occupait le même poste à Ajaccio, dont le Grand-Séminaire était alors dirigé par Mgr. Guibert, actuellement évêque de Viviers de l'ordre des RR. PP. Oblats.—*Ami de la Religion.*

ROME.—Sa Sainteté a daigné admettre au nombre des consultants de la Sacrée-Congrégation pour la discipline régulière, le R. P. Antonio Ligi, de l'ordre des Mineurs conventuels, curé coadjuteur de la basilique des Douze-Apôtres et professeur de droit canonique au collège de Saint-Bonaventure.

—Sa Sainteté voulant donner un témoignage de sa bienveillance envers M. l'abbé Ganne, chanoine de Nevers et auteur du bel et grand ouvrage publié sous le titre de Catéchisme de Persévérance, a conféré à ce savant ecclésiastique l'ordre de l'Éperon d'or.

Univers.

AUTRICHE.—Nous lisons dans le journal hongrois, *Sion* :

“ S. M. l'empereur d'Autriche, par un décret en date du 21 février dernier, a ordonné que les fidèles de toute la monarchie fussent exhortés, chaque année, l'un des dimanches du carême, à secourir de leurs aumônes l'œuvre de la mission de Jérusalem. Le prince-archevêque de Vienne a donné en conséquence un avis à tous les pasteurs de son diocèse. Les pieuses offrandes des fidèles devront être remises, le second dimanche après Pâques, entre les mains du prélat.”

—L'*Union catholique* publie les passages suivans d'une lettre qui mérite de fixer l'attention de nos lecteurs :

“ L'Eglise en Allemagne est en voie d'accroissement et de progrès. Il est bien malheureux seulement que l'Autriche sommeille, et qu'elle s'occupe trop peu du sort de nos frères dans la foi. La Bavière aussi ne montre pas assez d'énergie et de caractère ; si elle savait se placer résolument à la tête de l'Allemagne catholique, toutes les vues protestantes de la Prusse seraient déjouées, et l'influence politique que gagnerait Munich la récompenserait largement de ses efforts : par malheur le roi de ce pays accorde trop de crédit à son beau-frère, le monarque prussien. Après tout, peut-être est-il bon que l'Eglise ne trouve pas plus d'assistance auprès des grands de la terre ; le sentiment religieux ne se réveille qu'avec une force plus grande dans le sein des peuples, et les évêques reconquirent la place qui leur appartient. C'est ce qui se passe dans tout le Wurtemberg et dans le pays Badois, sur lesquels les regards de toute l'Allemagne sont actuellement fixés.



DIALOGUE :—UN EVEQUE, LADY BABY.

MYLADY.—Je t'assure, mon cher, que nous aurions beaucoup mieux fait de rester chez nous.

L'ÉVÊQUE.—Pourquoi donc, ma bonne ? Tu vois les honneurs qu'on m'a rendus, je veux dire qu'on nous a rendus ! Il y a eu un véritable *HOSANNA* pour notre entrée, et tous les canons des forts ont célébré notre prise de possession....

MYL.—J'aimerais bien mieux qu'elle se fût faite avec les *canons* de l'Eglise....

L'EV.—Comment ! est-ce que Mylord de Cantorbéry ne nous a pas *légitimement* envoyés ?....

MYL.—Tu sais, mon ami, que je ne suis pas forte en théologie, quoique ta femme, aussi n'ai-je pas encore pu comprendre quelle autorité ou *jurisdiction* comme vous dites, vous autres, pouvait avoir Mylord de Cantorbéry sur l'Eglise de Jérusalem !

L'EV.—Tu ne le comprends pas ?

MYL.—Non.

L'EV.—Eh bien ! ni moi non plus....et pourtant cela ne m'a pas empêché de me dévouer et d'arriver....

MYL.—Et à peine arrivé, je te vois menacé de partir.

L'EV.—Oh ! la reine Victoria, le roi de Prusse et sir Robert Peel sauront bien me soutenir contre le mauvais vouloir de ces fanatiques de Musulmans et contre toutes les intrigues, des catholiques, des grecs et de leur empereur Nicolas....

MYL.—Je t'assure, mon cher, que j'ai été bien fatiguée du voyage et de la mer... J'ai treublé pour nos pauvres petits enfans, les fruits de nos chastes amours, et surtout pour celui que je porte dans mon sein....

L'EV.—Mais tu te souviens, ma bonne, que je les ai bénis ainsi que toi avant de nous embarquer : tu n'avais plus rien à craindre !..

MYL.—Cela ne m'a pas empêché d'avoir grand peur....

L'EV.—C'est que ta *foi* est encore faible....

MYL.—Mais, voyons que vas-tu faire ici ?

L'EV.—En vérité, je n'en sais trop rien.

MYL.—On ne s'occupe pas encore de bâtir une cathédrale ?

L'EV.—Une cathédrale, bon Dieu ! et avec quoi la remplirions-nous ?

MYL.—Je pense, cher ami, que tes sermons, quoique un peu froids, y attireraient bientôt la foule.

L'EV.—Des curieux, peut être, et encore les premiers jours seulement... Quant aux fidèles de l'*Eglise établie*, je n'ai pas eu l'avantage d'en apercevoir en ville .

MYL.—Eh bien, je pense à une chose.... Nous ne sommes pas loin ici de la mer Rouge, à ce que l'on m'a dit, et des personnes bien informées m'ont assuré qu'on pouvait s'y rendre par le Jourdain, en s'embarquant sur le bateau à vapeur.

L'EV.—Ce n'est pas précisément le chemin, ma bonne : d'abord, il n'y a point encore, que je sache, de bateaux à vapeur sur le Jourdain ; et, en second lieu, au lieu d'aller, par-là, dans la mer Rouge, tu t'en irais tout droit dans la mer *Morte*.

MYL.—Oh ! je ne veux point aller dans cette vilaine mer.

L'EV.—Mais enfin, Baby, que veux-tu aller faire à la mer Rouge ?

MYL.—C'est que l'on m'a assuré que sur ses bords croissait l'excellent

moka ; et en attendant que tu aies un diocèse, une cathédrale et des *fidèles*, tu pourrais, mon ami, t'amuser à faire un petit commerce de cette délicieuse denrée... Cela te distrairait, et tu sais mon faible pour le bon moka...

L'EV.—Je ne le déteste pas non plus, surtout lorsque je dois travailler.

MYL.—Je t'assure, mon ami, que la composition de tes sermons s'en ressentirait, et l'arôme de cet excellent café leur en communiquerait un peu...

L'EV.—Et t'empêcherait toi-même de t'y endormir, comme j'ai remarqué que cela t'arrivait quelquefois.

MYL.—Nous ferons donc ce petit commerce ; il n'y a rien là, je pense, qui soit contraire à ton état et aux canons de l'*Eglise établie*.

L'EV.—Bien au contraire ; le commerce est chez nous aussi *ecclésiastique* que *politique*. Vois nos missionnaires, ils font tous le commerce des Bibles, et je t'assure qu'ils gagnent gros sur cet article.

MYL.—Je suis bien aise que tu m'aies rassurée sur ce point... Puis, si la Chine n'est pas trop loin, ne pourrions-nous pas, mon cher, y aller chercher du thé de première qualité pour nos soirées de cet hiver, et pour régaler un peu ces incirconcis de musulmans ?

L'EV.—Prends garde à ce que tu dis, ma bonne....

MYLADY.—Comment cela, mon ami ? est-ce que j'aurais dit quelque chose de travers, comme tu me le reproches quelquefois ?....

L'EV.—C'est que, vois-tu bien, ce ne sont pas précisément les Turcs qui sont les *incirconcis*...

MYL.—Et qui donc, mon ami ? Comme je trouvais souvent cette expression dans la jolie Bible que tu m'as donnée, et que j'y lisais les menaces du Seigneur contre les idolâtres et les *incirconcis*, je croyais que les incirconcis étaient ces païens de musulmans....

L'EV.—Je vois, ma bonne Baby, que tes idées ne sont pas parfaitement arrêtées sur tout cela, et je te l'expliquerai un autre jour... Revenons au moka... Je me trouverai, au fond, assez bien placé ici, pour ce petit commerce, si je le suis assez mal à d'autres égards, et je serai bien aise d'en avoir du vrai, *genuine*, comme nous disons en anglais.

MYL.—Le moka est un excellent digestif...

L'EV.—Et je prévois que j'en aurai besoin pour *digérer* toutes les contradictions que j'aurai à essayer ici...

MYL.—Le thé, je t'assure, est bien bon aussi pour cela, et comme je te le disais, si la Chine n'est pas trop loin, je ne serais pas fâchée, lorsque les affaires spirituelles te le permettraient, que nous y en allions chercher une petite pacotille... Ensuite, je serais bien aise aussi, je te l'avoue, de voir Pékin... On le dit bien grand... Et j'aimerais bien aussi de m'assurer par moi-même si les dames de Pékin sont aussi admirables et aussi jolies que celles de Londres...

L'EV.—Sois en repos sur ce point ma bonne ; tu irais au bout du monde sans trouver de rivales à nos Anglaises... Mais, vois-tu Pékin est un peu loin d'ici.

MYL.—Mais enfin pas si loin que Londres ?..

L'EV.—Oh ! sept ou huit fois seulement.

MYL.—Je vois bien qu'il faut y renoncer... Mais dis-moi, cher ami, si nous restons un peu longtemps dans ce pays-ci, je crains que nous n'y trouvions pas de partis pour marier nos filles, lorsqu'elles seront en âge d'être pourvues... Car enfin, je n'ai pas envie de les donner à des Turcs... Il est

vrai que tu pourrais les convertir, et alors, si les partis étaient sortables, nous verriens...

L'Ev.—Vois-tu, ma bonne, j'ai d'autres choses en tête en ce moment que de songer à marier nos filles... Je vois partout, et dans les journaux et dans le parlement, et surtout chez les *évangéliques* de Berlin un orage terrible qui se forme contre nous, et cela m'inquiète...

MYL.—Comme je te le disais en commençant, nous aurions bien fait de rester chez nous!... Et puis franchement, je m'ennuie déjà un peu dans la ville Sainte.

L'Ev.—Tu me scandalises, ma bonne, en parlant ainsi, et ta piété devrait trouver près du saint Sépulcre, des émotions qui seraient un puissant préservatif contre l'ennui...

MYL.—Ah oui! Mais tu sais bien, cher ami, que notre foi est fort affaiblie, que tu n'as rien fait toi-même pour l'entretenir dans mon cœur, et qu'ainsi que les Turcs, nous voyons à peine ici le tombeau d'un prophète....! Mon ami, on ne croit plus chez nous à l'HOMME-DIEU.... Et toi-même, sonde bien ton cœur: tu as peut-être moins de respect pour ce tombeau que les Turcs eux-mêmes.

L'Ev.—Cela est possible, mais il ne faut pas le laisser apercevoir.... C'est grave, vois-tu bien.... et il ne faudrait pas compromettre ici ton seigneur et évêque.

MYL.—Je sens bien cela....

L'Ev.—Et tu dois comprendre que l'on attend une fois plus vive d'un évêque de Jérusalem que d'un évêque de Londres.... Nous avons ici d'ailleurs les Pères de la Terre-Sainte qui nous épient, et je t'assure qu'il faut marcher droit avec eux!

MYL.—Il y a, mon ami, quelque chose encore qui m'inquiète.

L'Ev.—Qu'est-ce que c'est?

MYL.—Je crains horriblement la peste, et elle vient souvent visiter ce pays-ci, à ce que l'on m'assure.

L'Ev.—Si la peste arrive, nous partons, et sans délai; tu penses bien que je n'irai pas me dévouer comme les prêtres catholiques pour soigner les pestiférés.... Il faut, ma bonne, que je me conserve pour toi et pour nos chers enfans.... Vous êtes mes *brebis* et ce sont celles-là que je dois *paître* et *sauver* les premières.... Quant aux autres, elles deviendront ce qu'elles pourront; et je ne les porterai sûrement ni *dans mon sein*, ni *sur mes épaules*.... Je regarde toutes ces expressions et ces figures comme de purs *conseils évangéliques*.... “*Agissez avec prudence*,” dit l'Apôtre, et c'est là, non un conseil, mais un véritable précepte, et le plus obligatoire de tous.... Mais adieu, ma bonne: il faut que j'aille faire un tour chez mon banquier.

MYL.—Reviens bientôt, cher ami; je veux que tu me mènes voir la mosquée d'Omar; on la dit bien belle.... Après, nous irons visiter le saint Sépulcre... Il n'est pas aussi joli à ce que l'on assure.... Il est bien noir... Enfin, nous terminerons la journée par une petite promenade au bazar, et demain tu me mèneras un peu à l'opéra, s'il y en a un ici... Adieu.

L'Ev.—Je vois que j'aurais fait prudemment de venir ici tout seul, et plus prudemment encore de n'y pas venir du tout. (*Feuilleton de l'Univers.*)